



L'Appareillage pour France.



Sous la toile qui s'enfle en se livrant au vent
Et sur tes mâts s'élève en triple pyramide,
Ta carène se penche, ô mon vaisseau rapide,
Et dans la vague sombre ouvre un sillon d'argent.
La brise est pleine encor des parfums de la terre,
Le port unit au loin sa rumeur dernière
Au chant des matelots,
Et ta voile demain, quand brillera l'aurore,
Seule resplendira des feux dont elle dore
L'azur léger des cieux, le sombre azur des flots !

Oh ! jour trop attendu, nous voguons vers la France !
Chaque horizon nouveau grandit notre espérance !
Hâtons-nous ! hâtons-nous ! viens chercher le repos !
Toi bercé doucement sur les eaux endormies
D'un port tranquille et sûr, moi sur le cœur joyeux
De tous ceux qui vers moi tendaient leurs mains amies,
Lorsque tu m'emportas loin de la France et d'eux !

Mais ces bras qui vers moi se tendaient du rivage
Ne sont-ils point fermés par la mort ou l'oubli ?
Après de si longs jours, pourra-t-on d'un ami
Sur notre front hâlé trouver encor l'image ?

Rapportons-nous encor d'une lointaine plage
De nos traits, de nos cœurs toute la pureté ?
Vous que je vais revoir, compagnons de jeunesse,
A ce vent flétrissant de la réalité,
Votre âme n'a-t-elle pas dissipé sa richesse ?
Trouverons-nous encor à pleurer des malheurs
En revoyant tes bords, terre de la Patrie ?

Mais si le cœur se fane, hélas ! comme les fleurs,
Nature ! que l'hiver a vainement flétrie,
Quand un soleil plus doux a donné le signal
Au cortège embaumé qu'amène Germinal,
La marguerite encor vient blanchir la prairie
Et Philomèle encor sur la branche fleurie,
A la brise des nuits racontant ses malheurs,
Vient de ses chants d'amour apaiser nos douleurs.

Oh ! rêve de mes nuits, oh ! vision charmante !
Au milieu des concerts, des parfums du printemps,
Toi qu'appelle mon cœur, peut-être tu m'attends !
Dans nos sentiers ombreux, tu viendras, mais vivante !
Et je tiendrai ta main, et j'entendrai ta voix !
Et rêvant tous les deux, nous irons dans les bois !
Aux antiques manoirs, des anciens cris de guerre
Nous chercherons l'écho dans l'ombre de la tour.
Assis aux pieds moussus de ces géants de pierre
Que le temps a vêtus d'une mante de lierre,
Nous parlerons tout bas et de gloire et d'amour !
Cours ! vole ! ô mon vaisseau ! Lorsque les hirondelles
Viendront chercher leur nid au faite des tourelles
Où Floréal aura suspendu ses festons,
Que le vent du matin, glissant sur la colline,
Tout chargé des parfums de rose et d'aubépine,
Fasse ondoyer ta flamme aux rivages bretons !

Si nous voyons germer les fruits de nos campagnes,
Nous ne pourrons pas voir Fructidor les mûrir !
Les oiseaux passagers, quand l'hiver les fait fuir

Vers des climats plus doux, emmènent leurs compagnes,
Ils retrouvent le nid témoin de leur amour !
Mais pour nous point d'amour pour charmer le voyage !
Point de nid sous l'ombrage,
Où chanter le retour !

Toi-même il me faudra te quitter, mon navire,
Pour courir d'autres mers avec d'autres vaisseaux !
Toi qui, triste ou joyeux, m'a porté sur les eaux,
Des rivages chéris de la France où j'aspire
Aux bords où Taïti balance ses palmiers ;
Plus d'un s'est endormi sous les verts orangers,
De ceux que tu portais à des grèves lointaines,
Et tous ceux qu'au foyer, avec moi tu ramènes,
Derniers liens qu'à mon cœur le temps laisse former,
« Quand la jeunesse a fui, peut-on encor aimer ? »
Compagnons de plaisirs, confidents de mes peines,
Il faudra les quitter, peut-être pour toujours !
S'il faut errer ainsi, seul et l'âme flétrie,
Si toujours loin de toi, terre de la Patrie,
Il me faut vivre sans amour.
Hâtez-vous, ah ! coulez, jours trop pleins d'amertume !
Plus prompts que mon vaisseau, plus légers que l'écume
Que la tempête enlève à la cime des flots,
Et que je livre enfin mon corps, ô mers profondes !
A l'éternel roulis qui balance vos ondes,
Mon âme à l'éternel repos !

Le Callao, 1844.

